

CHARMANT !

M. Fréchet, ayant consulté M. Alfred Garneau pour savoir s'il devait mettre une préface à son volume de poésies, M. Garneau lui adressa la charmante réponse qui suit :

« La Muse, notre Très-Serénissime
Souveraine—
Ainsi chante un barde allemand—
« Ne daigne ici dire les causes
« Des dons roses
« Qu'à pleines mains elle répand !... »

Louis, laisse, sans qu'on leur fasse
De préface,
Tes poèmes prendre leur vol ;
Et qu'aujourd'hui l'aile refuse
Cette excuse
Au pied-bot, ce captif du sol !

Où voit-on que l'oiseau des nues
Aux tortues
Explique les souffles du ciel ?
Où vois-tu que l'abeille dise
Au cygne
Comment elle dore son miel ?

Gloire à l'aigle ! Aux cimes fidèle,
Sa grande aile
Dans son essor frôle l'éclair.
Gloire aux abeilles de l'Hyvette !
Au poète
Dont vibre l'hymne ardent et clair !... »

Si des sots critiques la foule
Qui s'école
A petit bruit dans les journaux,
Soudain, à ta première strophe,
T'apostrophe,
Laisse crier nos étourneaux !... »

Et, fier de ton noble délire,
Prends ta lyre,
Des chants ! des chants ! des chants encor !
Leur raison d'être est ton génie.—
L'Harmonie
Est fille de la lyre d'or !

ALFRED GARNEAU.

LES PAGES DE LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE

Parmi toute cette foule noble, guerrière et baroque qui, en 1784, remplissait Versailles de son agitation et de son tumulte, en véridique historien, nous devons une mention spéciale à cent cinquante-huit pages de Sa Majesté, aux pages de la reine, de Monsieur et du comte d'Artois. Certainement ils étaient peu nombreux et ils auraient dû se trouver comme perdus sur une scène si vaste, mais ils semblaient avoir le don d'ubiquité ; on les rencontrait partout, dans les appartements royaux, au parc, dans les avenues, et même où ils n'avaient que faire, car bien facile était leur service et bien faible la discipline chargée de contenir leur jeunesse. L'honnête bourgeoisie les redoutait non sans raison, car peu de jours se passaient sans que ces petits démons ne donnassent cours à leur malice. Tous nobles, car pour être page il fallait faire preuve de deux cents ans de noblesse directe, jeunes, hardis, spirituels, ils étaient charmants et détestables, par-dessus tout, ils aimaient à faire parler d'eux, s'y considérant comme engagés par tradition et par esprit de corps. Leurs percepteurs, leurs gouverneurs, le ciel sait s'ils étaient nombreux ! devaient avoir de l'ouvrage, et rude était la besogne des frères capucins de Mendon chargés de laver leur conscience.

Quoique ce soit pour nous, génération d'un siècle plus grave, une turbulente et licencieuse compagnie, aventurons-nous dans le bâtiment où ils sont logés. Ils occupaient toute l'aile gauche de la Grande-Ecurie ; au rez-de-chaussée ils avaient une très-jolie chapelle, une très-grande salle où ils faisaient des armes et prenaient leurs leçons de danse, de grâce, de cérémonial, puis venaient les offices, les cuisines, une salle à manger immense et deux billards où, du matin au soir, se faisait un tapage infernal. Au premier étage, les chambres de messieurs les pages ; chacun d'eux avait la sienne peinte en jaune, vernissée et uniformément meublée, ensuite venait la salle d'étude, hélas ! peu fréquentée.

Dans les mansardes habitaient aumôniers, précepteurs, maîtres, gens de service de toutes sortes, tandis que le pavillon en façade renfermait la demeure du gouverneur, et, là aussi dormaient sur les rayons d'une belle bibliothèque, des volumes trop rarement ouverts.

Si ces petits diables, on en comptait parmi eux qui n'avaient pas neuf ans, ne brillaient pas par leur obéissance, ils s'étaient donné à eux-mêmes des lois, une hiérarchie dont la tradition s'est perpétuée à notre école de Saint-Cyr. Les anciens régnaient là comme le roi sur la France. Un ancien, un page le devenait au bout de deux ans, exerçait un pouvoir absolu sur la non-obéissance qui devait obéir et « se faire sans murmurer. » Au bout d'un an, le nouveau passait *senior*, le *senior* n'obéissait ni ne commandait, mais jusque-là s'il se permettait de résister à un ancien, le délinquant, nouveau venu, était couché sous les huit robinets de la salle à manger qui versaient de l'eau dans une cuve de marbre. En cas de récidive, la savate ou d'autres punitions, parmi lesquelles il y en avait de vraiment cruelles. On restait page pendant trois ans, les uns avec le titre de page des écuries, les autres, au nombre de huit seulement, de pages du roi, position très-enviée, car elle donnait accès continué près de la personne de Sa Majesté, et droit à un brevet de capitaine au bout de trois ans, tandis que les autres pages n'entraient dans l'armée qu'avec une sous-lieutenance. Messieurs de la Chambre jouissaient encore d'autres privilèges, et plus d'un grand seigneur, s'il avait

quelque chose à solliciter du roi, leur faisait la cour pour connaître dans quelle disposition se trouvait le maître, si le jour était propice pour lui adresser une requête. Ils assistaient au lever, au coucher, et étaient au courant des moindres nouvelles de la cour, à la source de toutes les faveurs.

Nous devons ajouter qu'ils avaient un costume dont les broderies les différencient un peu de leurs camarades. Ils formaient ce que nous appellerions volontiers l'aristocratie des pages.

Puisque nous avons parlé du costume de ces jeunes hommes, faisons-le connaître. Il se composait de divers uniformes. A l'ordinaire, la livrée royale, habits bleus couverts de galons en soie cramoisie et bleue. Pour monter à cheval, habits bleus galonnés en or, veste et culotte rouge. Enfin, venait le costume des grandes cérémonies, en velours cramoisi, brodé en or fin sur toutes les tailles, le chapeau garni d'une plume, et d'un large point d'Espagne. Pour de moindres circonstances, ils enduisaient un petit habit en drap écarlate galonné or et argent. Les grands costumes des pages de la Chambre étaient bien plus riches encore : haut-de-chaussure, soubrveste, manteau de velours, couverts de broderies rayées, chapeau à point d'Espagne revêtu de grandes plumes, cravate en dentelles, gants à franges d'or, bas de soie bleue brodés aussi en or, et souliers, avec talon rouge, à rosettes brodées de même. Cet habit coûtait 1,500 livres, ce qui représente, en monnaie de notre temps, au moins la somme de 4,500 francs. Ajoutons, pour ne rien oublier de la garde-robe de ces charmants personnages, que lorsque le roi allait à la chasse au tir, les pages, le suivant pour lui donner le fusil, et ramasser le gibier, portaient de petites vestes en couil bleu et des guêtres de peau.

On voit que rien ne manquait à l'élégance de ces jolis papillons de la cour ; ils étaient la jeunesse, le mouvement, et la fleur du luxe royal.

Par une froide nuit de février, un des pages de la Chambre de Louis XVI, le comte de Rochenoire, se trouvait sur la route de Versailles à Rambouillet ; il était dix heures, il venait de faire la conduite à un de ses amis lieutenant des chasses au petit château de Saint-Hubert. Etroitement enveloppé dans son manteau, il reprenait tranquillement le chemin des Grandes-Ecuries. On en fermait, il est vrai, les portes à neuf heures, mais il était avec le ciel toute sorte d'accommodements, surtout pour les pages de la Chambre. En effet, quand ils étaient de service, d'eux d'entre eux assistaient au coucher du roi pour lui mettre ses pantouffles avec tout le cérémonial exigé, et le coucher ayant eu lieu à onze heures, les portiers leur ouvraient, quand ils se présentaient, sans se soucier de l'horloge, d'autant que l'on savait que Louis XVI, le moins parler des hommes, aimait à causer en se déshabillant et retenait parfois très-tard les officiers qui se trouvaient alors autour de son lit. Il en résultait que les pages rentraient à toute heure et quelquefois même ne rentraient pas. Ils allaient achever la nuit soit dans les hôtels des grands seigneurs où l'on soupait, quoique cet usage, si cher à la Régence et à Louis XV, commença à se perdre, soit dans les salons où le bribi faisait rage, car on jouait beaucoup à Versailles. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans, et, il faut bien le dire, Marie-Antoinette elle-même, donnaient ce mauvais exemple suivi par toutes les dames de la cour.

Mais le jeune comte de Rochenoire ne songeait qu'à regagner sa chambrette, devant, le lendemain, à sept heures, assister au lever du roi.

Fou à ses heures, mais naturellement calme, il passait pour un sage et ses camarades l'appelaient M. Caton, quoique de temps à autre il devint un vrai page, bryant, tapageur, prêt à aller à la porte Saint-Antoine mettre flamberge au vent.

C'est lui qui, un beau jour, souleva tout le parler du théâtre de la ville de Versailles, qu'il ne faut pas confondre avec le théâtre de la Cour. Dans la première de ces salles, MM. les pages avaient deux grandes loges. Adhémar, s'y trouvant un soir, se fit, pendant un entr'acte, apporter une bavaroise et posa le plateau sur le rebord de la loge. Cela déplut au parterre qui se mit à crier : « A bas la bavaroise ! » D'abord, Adhémar n'eut pas l'air d'entendre ces cris, mais comme ils redoublaient, il se leva, prit la bavaroise, et en disant : « Voilà la bavaroise demandée, » il la versa sur les brayards qui n'en perdirent pas une goutte. Menaces, hurlements de fureur, rires ; il était fort beau le jeune railleur, les femmes se mirent de son côté, l'hilarité gagna de proche en proche, et bientôt éclata une triple salve d'applaudissements. De Rochenoire fut un peu grondé, mais l'aventure étant venue aux oreilles de la reine, elle en rit de tout cœur, se fit montrer le coupable, et en passant, souriante, devant lui, elle le menaça de son petit doigt levé.

« C'était l'auteur de ce tour qui cheminait, ainsi que nous l'avons dit, sur la route de Rambouillet à Versailles. La nuit était fort sombre ; déjà il avait dépassé la grille de l'Orangerie, lorsqu'une petite porte du parc s'ouvrit, et il vit, comme deux ombres, en sortir deux femmes en chapeau-souris ; l'obscurité s'étendant si noire que même, sans ce vêtement, il eût été impossible de distinguer leur tournure et leur visage. Ces deux femmes refermèrent la petite porte secrète et s'envolèrent vers le quartier Satory. Quoique ce ne fût pas très-délicat de sa part, Adhémar, fort intrigué, suivit les deux nocturnes promeneuses, en s'élançant contre les murailles.

D'abord elles marchèrent d'un pas rapide, mais, bientôt, elles hésitèrent : il devint évident qu'elles ne savaient plus où elles étaient.

Les voyant dans cet embarras, le page résolut d'en profiter ; prenant le milieu du pavé et faisant sonner ses bottes, il s'approcha des égarées, et avec le ton d'une politesse respectueuse : « Il est bien tard, Mesdames, pour parcourir seules ces rues désertes, dit-il ; si vous avez besoin d'un cavalier, Adhémar de Rochenoire est à vos ordres. »

Les deux ombres, un peu effrayées d'abord, semblèrent se consulter, et une voix fraîche lui répondit en riant :

« Avec plaisir, beau page ! Nous allons rue des Rossignols ; la connaissez-vous et pouvez-vous nous servir de guide ? »

— Certainement, Mesdames.

— Eh bien, Monsieur le comte, marchez devant, nous vous suivrons, car nous avons grand-hâte d'arriver, nous sommes attendues.

— Quoiqu'il n'eût été plus doux de vous offrir mon bras, Madame, je vous obéis.

Et tout en marchant, Adhémar se disait :

« J'ai entendu cette voix-là quelque part. »

Derrière lui il écoutait les deux femmes parler, mais il lui était impossible de saisir la moindre bribe de leur conversation, et bientôt on arriva à la rue cherchée.

Alors, ôtant son chapeau :

« Voici, dit-il, la rue des Rossignols, dois-je m'arrêter, ou vous servir encore d'escorte ? »

Les deux dames délibérèrent de nouveau à voix basse, puis celle qui ne lui avait point encore parlé dit :

« Monsieur le comte, malgré l'avis contraire de mon amie, nous nous lions à votre loyauté, à votre discrétion absolue ; nous allons entrer là, nous y resterons quelques instants, nous vous prions de nous attendre... »

— Il sera fait selon votre volonté, Madame, » répondit Adhémar.

Celle à qui il s'adressait prit une petite clé, ouvrit une porte et les deux femmes disparurent. « Ah ça, fit le page, ces femmes-là ont donc les clés de toutes les portes ! Elles sortent du château par des issues mystérieuses, elles entrent dans des maisons situées en des rues qu'elles ne connaissent pas, absolument comme si elles étaient chez elles... Je fais un joli métier, je ne m'en vanterai pas devant mes camarades, ils m'appelleraient nigaud... Et combien de temps vais-je attendre ? la bise coupe le visage... le service des dames est plus rude que celui... »

Il en était là de son monologue, lorsque la petite porte se rouvrit brusquement et une voix l'appela : « Monsieur le comte, Monsieur le comte, êtes-vous là ? »

— Me voici, madame.

— Courez vite chez M. de Lasselonne et amenez-le.

— Mais, Madame, le premier médecin du roi et de la reine ne se dérange pas sur l'invitation d'un page.

— Ordre de la reine, comte, ne revenez pas sans lui ; tenez, voici la clé de cette porte, au fond du jardin vous trouverez un pavillon où le docteur est attendu... Allez, allez vite, courez comme un vrai page. »

C'est ce que fit Adhémar, cherchant en vain le mot de cette aventure. Trouver le logement de M. Lasselonne ne lui était pas difficile : pour parvenir jusqu'à lui il eut plus d'obstacle, mais quand il se déclara porteur d'un ordre de la reine, toutes les portes s'ouvrirent. Il dit alors au célèbre médecin qu'il était chargé de le conduire rue des Rossignols.

« Mais qui vous a donné cette mission ? lui objecta le docteur.

— Une dame.

— Une dame ! il y en a beaucoup à Versailles.

— Non ; elle m'a dit : ordre de la reine, et cela m'a suffi, murmura Adhémar un peu confus.

— Cela me suffira aussi, monsieur, reprit M. de Lasselonne en souriant, je ne veux pas être plus défiant qu'un page. Allons, me voici prêt, nous irons à pied, atteler nous ferait attendre. »

Le long de la route, le médecin n'adressa pas une seule question indiscrète à son jeune guide, et, de son côté, le jeune comte se renferma dans un prudent silence. Arrivé à la petite porte, il l'ouvrit ; à travers de grands arbres dont l'hiver avait dénudé les branches, il entrevit un pavillon dont plusieurs fenêtres étaient éclairées par des lumières ; leur clarté semblait filtrer à travers d'épais rideaux. Le docteur et le page se dirigèrent de ce côté, et quand ils atteignirent le seuil de la maison, ils trouvèrent une dame qui les attendait et qui les précéda vers un petit salon. « Venez vite, docteur, venez vite, » disait-elle ; et lorsque les arrivants se trouvèrent en sa présence, à la lumière des bougies, ils reconnurent dans celle qui les pressait si vivement Mme Jules de Polignac, gouvernante des enfants de France.

« Oh ! mon Sauveur ! pensa Adhémar, que j'ai donc bien fait d'être obéissant et respectueux ! »

Les yeux de la duchesse étaient rougis et pleins de larmes. Prenant les mains de M. de Lasselonne : « Docteur, dit-elle, saluez-moi vite ; dans quelle mortelle inquiétude nous nous trouvons ! » et s'adressant au page : « Pour vous, M. Adhémar, continuez-elle, veuillez, je vous prie, attendre. J'ai des remerciements à vous faire pour mon amie et pour moi. »

Laisse seul, de Rochenoire se mit à examiner le lieu où il se trouvait. Rien de plus coquet, de plus fin, de plus doux à l'œil, que ce petit salon en rotonde. La cheminée, où brûlait un grand feu, supportait une pendule en pâte tendre de Sèvres, tout un petit monde de sylvains, de bergers et de bergères, en porcelaine de Saxe, et deux mignons candelabres à plusieurs branches émaillées, fouillées, contournées, terminées en tulipes et en roses, dans le

goût charmant de Louis XV. Les murs étaient couverts d'une boiserie peinte en blanc, encadrant de hautes glaces avec ces délicats festons de fleurs, de fruits, que l'on retrouve encore, et qu'on ne se lasse pas d'admirer, dans les petits appartements de Versailles. Le mobilier, fauteuils, canapés, chaises basses, aussi en bois blanc, était capitonné en lampas vert très-tendre, glacé d'argent. Entre les deux fenêtres, une épinette chargée de peintures en camaïeux se détachant sur un vernis mordoré, une harpe superbe, et sur une table ronde recouverte d'un tapis de velours, de la musique, des gravures, une boîte de couleur ouverte, un appui-main, et fixée à un chevalet de bois de rose, l'ébauche d'un tableau représentant une de ces bergères à pompons, à rubans, dont on raffolait alors. Le décor se complétait par de grands rideaux en mousseline des Indes, luxe vraiment royal à cette époque ; une seule toile sur les boiseries, lourdement et outrageusement peinte ; elle représentait Joseph II, empereur d'Autriche.

Qui donc, se demandait le page, peut habiter cette ravissante bonbonnière ? Ce n'est évidemment point une de ces maisons si chères aux grands seigneurs et aux financiers ; ce salon semble comme parfumé d'innocence et de chasteté ; ce ne peut être la demeure d'un homme ; aux moindres détails on reconnaît le goût et la présence d'une femme. Il se perdait en conjectures, et tout en songeant, en se réjouissant de l'aventure qui lui avait permis de rendre un service à une personne aussi puissante que Mme Jules de Polignac, il sentait le sommeil le gagner. On a tant besoin de dormir à dix-huit ans !

Assis devant un bon feu, dans un moelleux fauteuil, ses idées commençaient à s'obscurcir et à se perdre, lorsque la porte du petit salon fut brusquement ouverte et M. de Lasselonne entra.

« Monsieur le comte, dit-il, voulez-vous me suivre, il faut que je saigne la malade. Il n'y a là-haut que des dames, que des femmes de service, et pas une seule ne se sent le courage de m'éclairer sans que la main lui tremble ; j'ai donc besoin de votre secours.

— Me voici à vos ordres, monsieur.

— Venez donc. »

Le page suivit le docteur, ils monterent les marches d'un grand escalier de marbre blanc, qu'éclairait une torchère soutenue par une charmante statue de l'Aurore. Arrivé sur le palier, M. de Lasselonne souleva une portière, et Adhémar se trouva avec lui dans une chambre à coucher, dont le meuble principal était un grand lit à baldaquins et à dais empanaché de plumes. Ce lit, avec des couvertures ourtées, piquées de satin blanc, s'élevait sur une estrade de trois marches. Au chevet, Mme de Polignac, debout, soutenait la tête de la malade, dont le Rochenoire ne pouvait voir les traits dans l'ombre.

« Prenez un flambeau, M. le comte, et veuillez m'éclairer, dit le docteur, au page, et vous voudrez bien, je pense, tenir une cuvette pour recevoir le sang ? »

— Sans doute, monsieur. »

En prononçant ces mots, Adhémar s'arma d'un flambeau et prit la cuvette de vermeil que le médecin lui tendait.

Il gravit l'estrade, mais dès que la lumière eut frappé le visage de la malade, le page sentit un brouillard lui passer devant les yeux, c'était la reine ! Marie-Antoinette !... Il se crut fou, un monde d'idées insensées et de pâles terreurs lui traversa le cerveau. C'était bien elle, délicate, presque évanouie, le visage baigné de sueur, la tête vacillante roulant sur le bras de son amie, et ses longs cheveux tombant en onde dorées sur les coussins et la couverture. Adhémar eut un instant peur de se trouver mal ; cependant, par un effort suprême, il se roblit, ses mains ne tremblèrent pas, la saignée réussit et le sang coula dans la cuvette. Quand la veine fut refermée, la malade soupira, ouvrit les yeux et voyant le jeune homme, comme si elle l'avait trouvé dans un de ses rêves, elle murmura en souriant : « Tiens ! un page !... »

Adhémar crut entendre un sanglot derrière les rideaux, dans la ruelle du lit, et Mme de Polignac lui dit, en prenant de ses mains le flambeau et la cuvette : « Merci, comte, veuillez redescendre dans le petit salon, je vais vous rejoindre. »

Jamais congé n'arriva plus à propos ; décidément il se sentait défaillir, il descendit en s'appuyant sur la rampe, mais arrivé au salon, il n'eut que le temps de se jeter dans un fauteuil où il perdit connaissance.

A. GENEVAÏ.

(La suite au prochain numéro.)

LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts.

Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacien de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franc de port en faisant la demande à EVANS, MERCER & Co., Montréal.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC, Atelier : 547, rue Craig.